

## Nicole Bousseyrroux

### En toi plus que toi \*

J'ai écrit ce livre dans le prolongement de ma contribution à l'ouvrage collectif 2021, *Lacan au présent*, paru cette année-là aux Éditions nouvelles du Champ lacanien.

Il y a une urgence à repérer, en notre époque où les psys de toutes sortes sont partout et où on ne fait plus rien sans son psy devenu un coach de vie, ce qui fait la différence avec non pas ce qu'est la psychanalyse mais ce qu'est un psychanalyste. En quoi n'est-ce pas un psy comme les autres ? En quoi la psychanalyse n'est-elle pas de la psychologie ? En quoi le psychanalyste a-t-il des devoirs envers ses analysants ? En quoi a-t-il le devoir de transmettre pour que la psychanalyse ne s'éteigne pas ?

Certes, il a le devoir d'interpréter, mais tout le monde interprète, le paranoïaque, la religion, celui qu'on rencontre au comptoir du bar du Matin. L'interprétation psychanalytique fait coupure au discours courant qui comme tel est interprétatif. Elle sépare l'objet qui fait causer de son interprétation, elle sépare du sens tout trouvé. Alors, il m'a semblé utile de spécifier ce qui fait la différence entre le psychanalyste et les psychothérapeutes qui soignent avec du sens, en précisant la question de l'objet *a*. C'est un objet un peu spécial, un peu bizarre, qui n'a pas d'image, pas de signification, qui n'est pas représentable et qui est pourtant partout dans la civilisation, au centre de notre vie sociale. C'est l'objet qui structure le rapport intime de chacun à son fantasme et qui est lié à la structure même du langage. C'est ce qui manque et qui cause le désir. Ce n'est pas l'objet du désir, l'objet que vise le désir, c'en est la cause qui nous fait courir après. Nous courons après ce qui nous pousse à courir. De sorte que le désir s'attrape par la queue, comme a dit Picasso.

Ce qui m'a aussi orientée dans l'écriture de ce livre, c'est ma lecture toujours vivifiante du *Malaise dans la civilisation* de Freud. Freud dit, au début de son texte, que la cause du malaise est dans la lutte entre le renoncement pulsionnel et l'exigence culturelle. Mais, très vite, il relève qu'il

n'existe aucune garantie que les civilisations, même les plus modernes, ne finissent pas par succomber aux pulsions destructrices et agressives qui caractérisent le sujet et auxquelles nous avons renoncé. Car Freud a l'intuition de la place de la jouissance dans le sujet et dans le collectif.

Mais il y a un degré de plus que Freud repère. Le malaise est au sein même de la culture parce que la culture nous conduit à culpabiliser d'éprouver de la haine inconsciente vis-à-vis de cette exigence culturelle. La culture est malaise parce qu'elle cultive la pulsion de mort. Elle nous condamne à intérioriser la pulsion de mort en sentiment de culpabilité mis au service de la morale. Le malaise vient du retournement au dedans de la pulsion d'agression en pulsion d'autodestruction. Si nous nous soumettons à l'autorité que nous impose le développement culturel, qui nous commande de ne pas faire de mal, c'est parce que nous avons l'angoisse de perdre l'amour. L'angoisse est un moteur de développement culturel. Cela rejoint ce que dit Freud du nourrisson en état de détresse, d'*Hilflosigkeit*. Là est pour Freud la vraie source du malaise. Car Freud réévalue sa conception de l'Œdipe et du surmoi. Il ne conçoit plus le surmoi de la culture comme l'influence extérieure qui menace, comme le père de l'Œdipe, de castration. L'angoisse qui est en cause n'est pas l'angoisse de castration, c'est l'angoisse de perte d'amour, la peur de ne plus être aimé de l'Autre parental. Ici, l'influence extérieure est celle plus archaïque de l'Autre surpuissant, de « l'Autorité inattaquable ». C'est une angoisse de perte d'amour de l'objet. Le malaise vient de ce qu'on se sent coupable de ne plus être aimé parce qu'on a rejeté, haï l'objet. L'agression contre l'objet s'est transformée en agression au dedans, pulsion de mort retournée contre soi.

Bien que nous soyons à la Cave Poésie, le livre que j'ai écrit n'est ni vraiment un livre de poésie, ni vraiment un livre sur la poésie, et encore moins un poème. Certes, j'y parle de *lalangue*, des jeux poétiques de *lalangue*, de ses mots tordus, de sa boiterie, de ses ratés, comme le font si bien Bobby Lapointe et Pierre Repp qui, à buter sur le signifiant, nous font rire et qui, à faire ricocher les signifiants, font de leur sonorité un feu d'artifice.

J'ai voulu écrire un livre qui traite de psychanalyse, plus précisément du psychanalyste. J'y parle de ce par quoi le psychanalyste opère dans une psychanalyse et de ce qui le distingue radicalement d'un psychothérapeute. L'analyste ne se fait pas l'interlocuteur d'un échange verbal, de sujet à sujet, comme dans les thérapies par la parole. Il se fait l'agent d'un *discours sans parole* dans lequel ce qu'il offre est son silence, qui produit comme un appel d'air à la parole de celui qui est à la place de l'autre dans ce discours, l'analysant. Ce silence met le psychanalyste à une place très particulière

dans le discours par lequel il fait lien social avec le psychanalysant. Cette place est celle de l'objet que Lacan appelle l'objet petit *a*. Le psychanalyste se fait, se fabrique *par, avec* cet objet dont Lacan dit qu'il est la cause du désir. Mais cet objet paradoxal, unique, spécifié n'est pas l'objet de l'analyste, ce n'est pas l'objet qui est la cause de son désir à lui l'analyste, c'est l'objet *a* du psychanalysant dont le psychanalyste se fait, dans le discours analytique, dans et par le transfert, le support, le semblant.

J'ai voulu montrer, à travers les chapitres de mon livre, en quoi l'invention de l'objet *a* détermine radicalement la conduite de la cure et la position de l'analyste à la fois dans son interprétation et dans son acte. Avec l'objet *a*, on quitte un peu le psychanalyste occupé par la question du transfert et du contre-transfert et donc du rapport à l'Autre. Lacan parle de maniement de l'objet *a* dans les questions 2 et 4 de « Radiophonie <sup>1</sup> ». Il y dit qu'il a frayé au praticien la voie de « l'interprétation bien tombée » à condition qu'il sache s'attacher au ludion logique de l'objet *a* qu'il a forgé à son usage, mais que ça ne peut « suppléer à l'analyse dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier ». Le « maniement » de l'objet *a* en jeu dans l'interprétation n'est pas toujours possible dans la cure. Lacan dit : « Peu d'analystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire. » L'enseignement du séminaire ne suffit pas. Il y faut l'expérience personnelle. Ce n'est pas un produit théorique, c'est un produit de la cure qui se déduit de sa propre analyse. C'est très important, car cela concerne l'expérience même de la passe comme passe par l'objet *a*. Cela implique d'avoir éprouvé en quoi cela change notre rapport à notre fantasme.

Il y a aussi un maniement du transfert. Ce n'est pas pareil de manier le transfert et de *manier l'objet*. Le transfert suppose le lien au sujet supposé savoir alors que l'objet ex-siste au savoir.

Lacan nous le présentifie, cet objet, en expliquant que l'analysé dit en somme à son analyste : « Je t'aime, mais, parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose plus que toi, l'objet petit *a*, je te mutile. Je me donne à toi, dit encore le patient, mais ce don de ma personne – comme dit l'autre – mystère ! se change inexplicablement en cadeau d'une merde – terme également essentiel de notre expérience <sup>2</sup>. » Le « plus que toi » qui est « en toi », que j'aime plus que toi et dont je veux inconsciemment te mutiler comme le nourrisson veut mutiler la mère, dans le complexe de la mamme qui caractérise l'oralité primordiale, est ce qui, dans le se donner à l'Autre de l'amour, se transmute inexplicablement en cadeau d'une merde. Mais ne rabattons pas cela sur un imaginaire trivial et une psychologie scatologique. C'est le transfert, l'amour de transfert, qui est un oiseau de

Vénus chieur, nous dit Lacan. L'analyste s'offre dans l'instauration même du transfert analytique, en se faisant l'homme de paille du sujet supposé savoir, à présentifier cet objet, ce cadeau qu'il y a derrière la demande de l'analysant. Dans la parole de celui qui vient se dire en analyse, il y a une demande, et l'objet implicite de cette demande, qui peut être une demande à l'Autre ou bien une demande de l'Autre, est l'objet de la pulsion, soit orale, le sein, soit anale, la merde. Et puis il y a le regard et la voix, qui sont plus liés au désir qu'à la demande. Ces quatre objets sont des objets cessibles, détachables. Freud, dans son texte sur l'Homme aux loups, l'avait déjà formulé : c'est « le concept d'une petite chose pouvant être détachée du corps <sup>3</sup> ».

Le peintre Francisco de Zurbarán nous présente cette petite chose offerte sur un plat dans son tableau de sainte Lucie : il la représente somptueusement vêtue, portant, les yeux baissés, un plateau avec, posés dessus, ses deux yeux. Dans son tableau de sainte Agathe, il la représente avec un sourire en coin présentant un plat sur lequel se trouvent posés ses deux seins. Lacan fait remarquer que ces yeux et ces seins découpés n'ont rien d'effrayant, d'horifiant pour celui qui regarde le tableau, ce ne sont pas des objets d'angoisse : ils sont présentés, offerts comme des objets de désir, cause de désir. Agathe adresse un sourire à l'Autre du désir auquel elle présente *l'en toi plus que toi*. Bien sûr que ce qui est offert ce n'est pas un sein qu'un désir sadique de mutilation aurait découpé pour l'offrir à l'Autre, c'est un *semblant* de l'objet sein, comme les mamelles de Tirésias qui dans le drame poétique d'Apollinaire sont des ballons de baudruche.

C'est de ce semblant d'objet que le psychanalyste se fait le support dans l'acte psychanalytique. J'insiste sur le fait que comme semblant il échappe à la prise du signifiant. Mais il n'échappe pas à la lettre. Le signifiant, c'est ce qui de *lalangue* prend corps, alors que la lettre est de l'incorporel. Bien sûr, l'objet *a* a à voir avec le corps pulsionnel et ses trous, le trou oral, le trou anal, le trou scopique et le trou invoquant. Lacan parle d'insensibles morceaux du corps à dériver de la pulsion, chair dévorable ou excrément. Ce sont des substances sans essence. Mais Lacan va plus loin quand il parle de l'objet *a* comme de « l'incorporel majeur des stoïciens <sup>4</sup> ». Ceux-ci font la différence entre la phrase formée de sons corporels et la chose incorporelle liée au fait qu'on le dise. L'objet *a* est l'incorporel du langage. L'analyste doit se produire non par sa présence corporelle mais en tant qu'il est l'incorporel de ce qui se dit dans l'analyse.

C'est pour cela que Lacan réduit l'objet cause à une lettre, une lettre algébrique, petit *a*. Ce n'est pas une lettre à lire. C'est une lettre écrite, c'est une écriture. Cela concerne ce qui s'écrit dans l'inconscient et dans l'analyse,

au-delà de ce qui se dit. C'est la lettre à laquelle on ne voit que du feu. Je pense à ce qu'a écrit Lacan à propos de *La Lettre volée* d'Edgar Poe. La lettre à cacher est, dans le conte, mise en évidence sur la cheminée pour qu'on ne la voie pas. Elle échappe au regard, alors qu'elle est là posée à la vue de tous, à portée de main. Elle est entre les jambages de la cheminée. *Elle est dans l'entre-jambes du sexe*, là où du sexe il n'y a rien à voir d'autre que ce qui manque.

C'est là, en ce lieu, que l'objet *a* comme lettre intéresse la psychanalyse. Il est le cache-sexe du réel, du réel qui ne peut se saisir, du réel qui ne se donne qu'en se dérochant. Le psychanalyste doit se tenir à cette place dont Lacan dit, dans une note à des psychanalystes italiens, que c'est une place de rebut. Il y dit qu'une analyse peut faire support aux réalisations les plus effectives, et aussi aux réalités les plus attachantes, mais que ce n'est pas ce qu'il attend d'un analyste. Si c'est le fruit de son analyse, renvoyez-le à ses chères études, il « ornera de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu ». Mais « qu'il ne s'autorise pas d'être analyste, car il n'aura jamais le temps de contribuer au savoir <sup>5</sup> ». Occuper la place de l'objet *a* comme analyste ne suffit donc pas pour que la psychanalyse ne s'éteigne pas. Il faut qu'en plus il contribue au savoir. Ce qu'il ne peut qu'à prendre, à reprendre la place analysante dans le discours de l'analyste pour y contribuer comme sujet de l'expérience.

---

\*<sup>↑</sup> Ce texte a été écrit pour la rencontre autour de mon livre *En toi plus que toi*, publié aux Éditions nouvelles du Champ lacanien, qui a eu lieu à la Cave Poésie de Toulouse le 1<sup>er</sup> avril 2023. Je remercie vivement Marie-José Latour, Nathalie Billiotte-Thiéblemont et Pierre Perez pour leurs contributions.

- 1.<sup>↑</sup> J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 414 et 428.
- 2.<sup>↑</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 241.
- 3.<sup>↑</sup> S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1972, p. 389.
- 4.<sup>↑</sup> J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 402.
- 5.<sup>↑</sup> J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 310.